



**HAL**  
open science

## Quelle est la matière du monde social? Un essai d'ontologie robuste

Michel Grossetti

► **To cite this version:**

Michel Grossetti. Quelle est la matière du monde social? Un essai d'ontologie robuste. Marc-Henry Soulet. Sociétés en mouvement, sociologie en changement, Presses de l'université Laval, pp.251-273, 2018, Collection Sociologie contemporaine, 978-2-7637-2976-3. hal-01870778

**HAL Id: hal-01870778**

**<https://hal.science/hal-01870778v1>**

Submitted on 9 Sep 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Quelle est la matière du monde social ? Un essai d'ontologie robuste<sup>1</sup>

Michel Grossetti, 2018, « Quelle est la matière du monde social ? Un essai d'ontologie robuste » dans Marc-Henry Soulet (dir), *Sociétés en mouvement, sociologie en changement*, Québec, Presses de l'université de Laval, pp.251-273.

### Résumé

Les sciences sociales mettent en œuvre des ontologies diverses mais qui ont des points communs. Ce texte présente une ontologie qui vise la robustesse et la compatibilité partielle avec les ontologies existantes plus que la sophistication et l'adaptation fine à certaines problématiques. Cette ontologie esquissée ici est associée à une conception "émergentiste" du monde social dans laquelle les entités sociales sont toujours inscrites dans des processus dont elles émergent et sur lesquels elles rétroagissent.

\*  
\* \*

Une caractéristique des sciences sociales, particulièrement marquée en sociologie, mais présente également dans les autres disciplines, est de mettre souvent en scène des oppositions « paradigmatiques » entre des écoles de pensée, et des « tournants » qui seraient des changements majeurs dans les conceptions théoriques, épistémologiques et méthodologiques. Ces oppositions redoublent les clivages disciplinaires et contribuent à fragmenter ce que l'on peut appeler l'espace des sciences sociales. Cependant, durant les dernières années, les chercheurs ont pris conscience de leur communauté de caractéristiques et d'intérêts intellectuels au-delà de ces différences disciplinaires et théoriques et se sont efforcés de mieux expliciter un fond commun d'exigences épistémologiques, de concepts et de méthodes<sup>2</sup>. Ce que je présente ici s'inscrit dans cet ensemble de tentatives en se centrant sur une question qui me paraît centrale et qui est finalement assez rarement abordée, celle de l'ontologie. Comme le soulignait l'historien William Sewell il y a quelques années « les sciences sociales ont bien plus développé des méthodologies que des ontologies. Mais les méthodologies impliquent toujours en réalité des ontologies, qu'elles soient implicites ou explicites (...) Ce que nous

---

<sup>1</sup> Merci à Nicolas Dodier, Jean-Pierre Albert, Jean-Christophe Goddard et Florent Champy pour leurs remarques et suggestions sur des versions antérieures de ce texte. Par ailleurs, cette réflexion doit beaucoup aux enseignements de Jean-Michel Berthelot (1945-2006), à qui elle est dédiée.

<sup>2</sup> On peut citer en exemple les trois volumes de l'ouvrage collectif dirigé par Cyril Lemieux et Pascale Haag, *Faire des sciences sociales. Critiquer, comparer, généraliser*, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 2012.

pouvons étudier dans les sciences sociales et la façon dont nous pouvons l'étudier sont inséparables de nos ontologies sociales »<sup>3</sup>.

Mon objectif ici n'est pas d'inventorier de façon exhaustive les ontologies existantes. Il est plutôt de présenter les bases possibles d'une ontologie nouvelle, adaptée aux méthodes des sciences sociales, dont la particularité est de rechercher le plus de compatibilité possible avec celles qui existent déjà, même si elle implique des choix qui limitent cette compatibilité. Mais j'ai recherché la plus grande robustesse possible, c'est-à-dire la capacité des catégories proposées à fonctionner sur des terrains et des problématiques les plus variés possibles. C'est donc un décloisonnement interne à la sociologie qui est visé ici. La transversalité et la robustesse sont des perspectives de travail pour une réflexion en cours dont je présente ici seulement une étape qui me paraît suffisamment stabilisée pour être proposée à la discussion.

J'ai travaillé dans une perspective, que je qualifie d'« émergentiste », dans laquelle les entités sociales sont toujours en tension entre leur dépendance relativement à ce qui les constitue ou ce qui les englobe, et leur autonomie, toujours à la fois provisoire et évolutive.

## Emergence

La notion d'émergence est rarement théorisée en tant que telle dans les sciences sociales, même si le terme est couramment utilisé pour désigner des changements sociaux qui s'amorcent. Lorsqu'elle fait l'objet d'une explicitation théorique, la notion peut être rattachée à des approches très différentes selon les auteurs qui l'emploient. Elle a été mobilisée explicitement par des spécialistes de l'analyse des réseaux sociaux, un courant de recherche ancré dans la tradition interactionniste, qui analyse les phénomènes sociaux en partant du niveau « dyadique », autrement dit les relations entre deux entités. Pour ces chercheurs, les relations émergent des interactions et leur ensemble constitue un réseau, lequel structure le monde social<sup>4</sup>. Parmi les chercheurs qui se sont intéressés aux phénomènes d'émergence figure l'un des contributeurs majeurs de ce courant de recherche, Harrison White, qui utilise les notions d'encastrement et de découplage pour désigner l'émergence des formations sociales et des relations de dépendance qu'elles entretiennent<sup>5</sup>. J'ai pour ma part proposé de généraliser ces notions pour analyser la tension permanente entre l'existence de chaque entité sociale comme entité autonome et sa dissolution « vers le bas » en une série de constituants ou « vers le haut » comme constituant d'un ensemble plus vaste<sup>6</sup>. L'encastrement devient alors le processus d'accroissement des dépendances et le découplage le processus d'autonomisation, de renforcement de la spécificité, d'émergence. Dans cette perspective, le découplage d'une entité est donc toujours relatif, c'est un équilibre précaire entre des encastrements nécessaires et le maintien d'une autonomie par rapport aux autres entités.

La notion d'émergence permet d'échapper aux limites des définitions binaires du statut des entités (existe / n'existe pas) pour introduire l'idée d'un continuum entre une dissolution et une autonomisation, ce qui permet de placer au centre de l'analyse la dimension dynamique des entités sociales. Celles-ci sont toujours considérées comme des équilibres provisoirement stables dans des processus aux temporalités diverses.

---

<sup>3</sup> William Sewell Jr, 2005, *Logics of history. Social theory and social transformation*, Chicago, Chicago University Press, page 320. Ma traduction.

<sup>4</sup> Voir Alain Degenne et Michel Forsé, 2004, *Les réseaux sociaux*, Paris, Armand Colin, ainsi que, Linton C. Freeman, 2004, *The Development of Social Network Analysis: A Study in the Sociology of Science*, Vancouver, Empirical Press.

<sup>5</sup> Harrison White, 2011, *Identité et contrôle. Une théorie de l'émergence des formations sociales*, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

<sup>6</sup> Michel Grossetti, 2004, *Sociologie de l'imprévisible. Dynamiques de l'activité et des formes sociales*, Paris, Presses Universitaires de France.

## Niveaux intermédiaires

Les éléments d'ontologie que je vais présenter sont particulièrement adaptés à l'étude de la dynamique des formes sociales à un niveau que l'on peut qualifier d'« intermédiaire ». Si l'on déploie les phénomènes étudiés classiquement par les sciences humaines et sociales sur deux dimensions correspondant respectivement au nombre d'individus impliqués et à la durée des processus concernés (tableau 1), ce qui m'intéresse ici prioritairement se situe sur la case centrale, et recouvre une gamme de phénomènes plus durables que l'interaction, et qui peuvent être relativement massifs, mais n'atteignent pas pour autant le niveau des grandes masses et des grandes durées. Ce que j'appellerai le niveau intermédiaire est celui auquel se cristallisent les formes sociales qui sont au plus près des individus et de l'activité sociale ordinaire. Ces formes sont des structures sociales « à portée de main » et telles qu'elles se présentent dans les moments d'émergence, avant de gagner éventuellement en importance numérique et de se stabiliser dans une certaine durée. Mon objectif dans ce texte est d'approfondir un cadre conceptuel et méthodologique permettant d'étudier les processus d'émergence situés à ce niveau particulier de structuration du monde social. Pour autant, ce niveau d'analyse n'est pas considéré comme premier ou plus fondamental que d'autres. C'est simplement une voie d'entrée dans l'analyse des phénomènes sociaux.

**Tableau 1. Typologie des phénomènes sociaux selon les niveaux de masse et de durée**

échelle de temps échelle de masse	I temps bref de l'immédiateté ou du très court terme	II temps biographique ( < vie humaine)	III temps historique ( > vie humaine)
1 interaction (quelques dizaines au plus)	Interaction Séquences d'action	Parcours de vie Relations dyadiques durables, petits groupes	Lignées familiales
2 organisation, système d'action, réseau, (quelques milliers au plus)	Rassemblement collectif, spectacle, colloque, volumes sonores, ambiances	Réseaux, organisations, collectifs	Dynasties, Communautés locales
3 masse	Evénements de masse, moments historiques (manifestations, révolutions, grèves)	Genèse ou évolution de grands collectifs (grandes entreprises ou institutions, classes, « mondes » stabilisés)	Genèse des institutions (états, marché, école, « mondes », « champs », etc.), « modes de production », « civilisations » (Braudel)

Dans ce qui suit, je commencerai par revenir sur la base de ce que peut être une ontologie en sciences sociales, base qui me semble mettre inévitablement en jeu notre conception des humains et de leurs activités. Ensuite, j'esquisserai une ontologie statique, c'est-à-dire un inventaire des entités sociales qui peuvent se présenter comme relativement stables dans une durée qui dépasse l'interaction. Je considère ces entités comme des cristallisations stabilisées sur des durées plus ou moins longues (parfois pour des siècles ou des millénaires) de processus qu'elles produisent ou nourrissent en retour. Je traiterai enfin succinctement ces processus, non pour en proposer un inventaire détaillé, mais pour illustrer

les phénomènes d'émergence, en me centrant en particulier sur la construction des relations interpersonnelles et des collectifs.

## 1. Des humains qui font circuler des récits et des artefacts

Les sciences sociales ont vu se développer une grande diversité de notions, chaque théorie se dotant de son propre vocabulaire. Cette diversité a permis d'explorer les multiples nuances du monde social, mais elles se traduisent par une sorte de cacophonie qui ne facilite pas les échanges. Ainsi, un humain ordinaire (un membre de l'espèce *homo sapiens sapiens*) peut se voir désigner comme un « agent » s'il est considéré comme représentatif d'un ensemble, avec des comportements relativement prévisibles, un « individu » dans un sens assez proche, s'il est inclus dans des analyses statistiques, un « acteur » s'il est considéré comme effectuant des choix plus ou moins réfléchis, un « sujet » s'il est considéré comme engagé dans des processus historiques de transformation des mondes sociaux ou comme producteur de sens, un « membre » s'il est perçu comme un être social à la continuité incertaine, une « identité » s'il est vu comme l'agrégation de versions différentes selon les contextes, une « personne » s'il est désigné en sociologie par un terme de sens commun.

Malgré toutes les nuances introduites par ces variations de vocabulaire qui correspondent à des points de vue différents, on voit bien que ces notions se recouvrent assez largement. Toutefois, les différents points de vue présentent des contradictions parfois importantes et en extraire un fond commun n'est pas simple. Cela exige en réalité d'opérer des choix et de laisser de côté certains aspects des conceptions en jeu.

Comment construire une ontologie pour les sciences sociales ? Il faut je crois repartir de ce qui fonde les sciences sociales, c'est-à-dire le fait que leurs méthodes impliquent pour les chercheurs d'interagir d'une façon ou d'une autre avec des humains ou avec leurs productions. En amont, il y a naturellement la spécificité des humains eux-mêmes. Si elle a longtemps semblé aller de soi, les travaux sur les espèces animales ont démontré des formes de continuité en matière de communication et de vie sociale qui rendent la démarcation entre l'espèce humaine et les autres moins tranchée et plus discutée<sup>7</sup>. On ne compte plus les interrogations sur « le propre de l'homme » et les réponses qui leur sont apportées. Je me contenterai de reprendre ici des critères assez communément mis en avant : un langage élaboré, des relations sociales complexes, la fabrication d'artefacts, et surtout la capacité à faire circuler au sein de populations ces artefacts aussi bien que des énoncés, des discours, des récits et, plus généralement, des contenus significatifs. Non seulement le monde social est saturé de significations<sup>8</sup>, ce qui peut valoir pour certaines sociétés animales (au sens où les comportements de chaque individu sont interprétés par ceux parmi les autres qui les perçoivent), mais, et c'est là qu'est peut-être la différence la plus importante, ces significations peuvent circuler. Elles peuvent ainsi se diffuser dans l'espace, de proche en proche ou par divers moyens de communication, et dans le temps, par la répétition, parfois de génération en génération. Bien sûr, la circulation et la diffusion concernent également les artefacts, que les humains sont capables depuis très longtemps de répliquer et d'échanger. La circulation, la diffusion et la réplification des artefacts et des significations connecte les

---

<sup>7</sup> Pascal Picq, 2011, *L'homme est-il un grand singe politique ?*, Paris, Odile Jacob.

<sup>8</sup> Je préfère ce terme à celui de culture, souvent utilisé pour signaler cette dimension du monde social, car la notion de culture implique souvent une certaine stabilité des significations et des pratiques, ce qui est parfois pertinent, mais restreint la réalité mouvante, contradictoire et incertaine des processus sociaux. Par ailleurs, le terme de signification est un raccourci pour désigner des cristallisations toujours provisoires de sens. Fondamentalement, la production des significations est un processus.

interactions humaines à d'autres lieux et d'autres temps<sup>9</sup>. C'est peut-être cette capacité à faire circuler et à diffuser des significations ou des objets qui est le plus spécifique des sociétés humaines. Les circulations et diffusions qui s'effectuent au fil des interactions peuvent également structurer des relations plus durables.

Quels que soient leurs supports, les significations sont intrinsèques à la vie sociale. Mais bien sûr les entités sociales ne sont pas de purs concentrés de sens, elles sont également très matérielles, solidement ancrées dans le monde biophysique. Elles sont des intrications complexes de significations et d'éléments matériels, biophysiques. L'idée de cette intrication est proche des conceptions de l'historien William Sewell : « Le social est le fondement ontologique, complexe et inéluctable, de notre vie commune en tant qu'humains. La meilleure façon de l'appréhender est de le concevoir, premièrement, comme un réseau en évolution de pratiques sémantiques (...) qui, deuxièmement, construit et transforme un éventail de cadres physiques qui à la fois procurent des matrices pour ces pratiques et en contraignent les conséquences. »<sup>10</sup>.

En tant qu'être social, un humain est à la fois un être biologique, avec ses caractéristiques, et un ensemble de supports de significations qui lui sont associées dès avant sa naissance et par la suite, et lui confèrent une identité sociale. Font partie de ces supports le nom, l'état-civil, les numéros d'identification, mais également tous les récits qui le concernent et font le lien entre l'humain considéré et ses pairs. Les significations supportées par la mémoire contribuent également à la conscience qu'il a de sa propre continuité comme « identité ». De la même façon, tout élément matériel ou naturel avec lequel les humains sont en contact se voit conférer des paquets de significations qui le font entrer dans le monde social. Tout collectif social est une intrication d'humains, de « non humains » (objets matériels principalement, mais parfois d'animaux, comme dans les activités d'élevage ou dans les cirques par exemple) et de significations. Le monde social est un tissu très serré et inextricable de biophysique et de sens. De ce fait, les entités sociales sont sans cesse confrontées à des incertitudes qui peuvent porter sur les aspects biophysiques (ce patient va-t-il survivre ?), le sens (que signifie cet événement ?), le social comme intrication des deux (cet accusé sera-t-il condamné ?)<sup>11</sup>.

Les caractéristiques du monde social fondent les sciences sociales qui doivent être capables de tenir ensemble les dimensions biophysique et significative de leurs objets. Elles doivent pour cela se prémunir en permanence contre plusieurs formes de réductionnisme. La première consiste à oublier les significations et à se concentrer sur le biophysique, ramenant les humains à leur condition animale ou biologique et expliquant des pratiques sociales par des caractéristiques évolutionnaires de l'espèce. Expliquer les comportements amoureux par des caractéristiques animales n'a pas beaucoup de sens. Ramener la question du genre à la seule dimension biologique n'en a pas non plus<sup>12</sup>. La deuxième forme, symétrique de la précédente, consiste à ne voir dans le monde social qu'un ensemble de significations que

---

<sup>9</sup> Ce point est très bien analysé par Bruno Latour (« Une sociologie sans objet ? Note théorique sur l'interobjectivité », *Sociologie du travail*, 1994, 36 (4) pp. 587-607). Pour les périodes préhistoriques, on ajoute souvent à ces caractéristiques l'enterrement des morts, interprété comme une recherche de transcendance (Marcos Garcia-Diez, Blanca Ochoa, Irene Vigiolatoña, Asier Abaunza, Isabel Sarro Moreno, Javier Angulo, 2016, « Humanisation : un point de vue archéologique sur le processus d'hominisation », *Trétralologiques*, n°21, pp. 23-39).

<sup>10</sup> William Sewell Jr, 2005, *Logics of history. Social theory and social transformation*, Chicago, Chicago University Press, page 369 (ma traduction).

<sup>11</sup> Je reprends ici les trois formes d'imprévisibilité définies par le sociologue Harrison White, et qu'il nomme respectivement incertitude, ambiguïté et ambage (Harrison White, 2011, *Identité et contrôle. Une théorie de l'émergence des formations sociales*, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales).

<sup>12</sup> Anne Fausto-Sterling, 2012, *Corps en tous genres : La dualité des sexes à l'épreuve de la science*, Paris, La Découverte.

l'analyste s'efforce de décrypter. La sociologie a connu de nombreuses tentatives de type essayiste s'appuyant ainsi sur des approches « herméneutiques » pour donner du sens à des situations sociales ou des évolutions des mondes sociaux à partir de faisceaux d'informations glanées de diverses façons (les médias principalement). De son côté, l'anthropologie a mis souvent l'accent sur la culture comme ensemble de significations et de pratiques structurant ou même déterminant l'activité sociale de populations entières. Cette discipline a depuis lors redonné une place plus importante à la matérialité, à la nature et aux objets. Une troisième forme de réductionnisme consiste à considérer les comportements humains comme parfaitement prévisibles et à construire sur cette base des modèles ou des interprétations qui peuvent constituer des approximations pertinentes dans certains cas, mais, d'une certaine façon, nient leur spécificité.

Le cadre global étant à présent tracé, nous pouvons nous lancer dans la réflexion sur les catégories susceptibles de constituer une ontologie (qui cherche à être le plus possible) robuste<sup>13</sup>.

## 2. Statique : formes sociales « élémentaires »

Je commence cette exploration par les « êtres sociaux », les entités qui peuplent le monde social, d'un point de vue statique.

Le cadre de raisonnement dans lequel je vais à présent me placer ne considère aucun niveau du monde social (individus, relations, collectifs, ensemble social) comme plus fondamental que les autres. Le monde social est constitué de formes qui interagissent en permanence et émergent les unes des autres : les individus se construisent (entre autres) à partir des collectifs dont ils sont issus ou avec lesquels ils sont en contact, collectifs qui émergent eux-mêmes des relations, qui elles-mêmes émergent des collectifs existants et qui se construisent au fil des interactions, etc. Le niveau de l'action n'est pas forcément stable et la focale de l'analyse doit être capable de suivre ses évolutions. Il n'y a donc pas de « dernière instance », ce qui évite ainsi de naturaliser un niveau d'analyse particulier. Cela ne signifie pas que tout change en permanence. Des configurations sociales peuvent se stabiliser sur de longues périodes et les activités des personnes s'effectuent toujours dans un environnement « déjà là » constitué de ces multiples configurations stabilisées. Dans ce texte toutefois, je m'en tiendrai aux formes sociales les plus « élémentaires », celles qui se situent à des niveaux limités de masse et de durée.

Commençons par le niveau souvent considéré comme le plus « micro » par les sciences sociales, celui où l'on situe en général les « acteurs », « agents », « individus », ou les « ressources ». Dans la perspective d'une recherche de robustesse, je pense que dans l'on peut distinguer trois grands types d'entités.

Le premier type est très classiquement constitué par les humains comme êtres sociaux, que je vais désigner simplement comme des « **personnes** » pour me rapprocher d'un vocabulaire de sens commun<sup>14</sup>. Je ne considère pas les personnes comme toujours cohérentes ou opérant en permanence des choix stratégiques, comme le postulent souvent les théories

---

<sup>13</sup> « Robuste » est pris ici dans un sens un peu différent de la « robust knowledge » promue par Helga Nowotny, 2012, « Improving the social robustness of research networks for sustainable natural resource management: Results of a Delphi study » in *Canada Science and Public Policy* (2012) 39 (3): 357-372. Dans les travaux d'Helga Nowotny, il s'agit de produire des résultats socialement acceptables. Ici il s'agit de rendre des concepts acceptables par le plus grand nombre possible de chercheurs en sciences sociales, et par extension par d'autres personnes.

<sup>14</sup> Le « trésor de la langue française du CNRS, définit une personne comme « un individu de l'espèce humaine, sans distinction de sexe (...) Cet individu [est] défini par la conscience qu'il a d'exister, comme être biologique, moral et social ».

individualistes. Les personnes peuvent se contenter de tenir un rôle prédéfini de façon prévisible. Mais tout être humain est à tout moment capable de s'écarter des rôles et de créer de l'imprévisibilité. La notion de personne utilisée ici n'implique pas une théorie particulière de l'action (ou des pratiques ou des activités), elle peut s'intégrer à des notions plus sophistiquées. Si l'on associe à cette notion une théorie de l'action particulière, on obtient la définition d'un « acteur », un « agent », un « sujet », etc.

Les personnes ainsi définies interagissent en permanence entre elles et avec d'autres entités, des éléments naturels, matériels, discursifs ou cognitifs, qui peuplent notre environnement. Comment qualifier ces entités ?

Une difficulté concerne le vivant en général et en particulier les espèces animales, dont l'usage par les humains comme ressource fait l'objet de nombreux débats. Un statut juridique de l'animal comme être vivant doté de sensibilité est en train d'émerger depuis quelques années. Il est probable que les sciences sociales devront en tenir compte et développer les recherches sur les interactions entre les humains et les animaux<sup>15</sup>. Je pense nécessaire d'instaurer un type d'entité fondamentale spécifique, que l'on pourrait désigner par l'expression « personne animale ». Une « **personne animale** » pourrait alors être définie comme un être vivant doté de sensibilité avec lequel les personnes humaines peuvent interagir sur la base d'un certain partage d'émotions et de significations sans forcément les considérer comme des ressources, des contraintes ou des enjeux. Cela pose divers problèmes que je ne fais ici qu'effleurer. Ainsi, il est clair qu'un chien et une huître ne sont pas perçus de la même façon par les personnes : faut-il intégrer tous les animaux ou fixer des seuils concernant la sensibilité (perçue par les personnes ou définie par les chercheurs) ? Faire des sous-catégories ? Faut-il faire des catégories pour le vivant non animal ? Ces questions ne sont pas centrales pour mon propos dans ce texte. Je les laisse donc en attente de réponse et me contente de proposer à titre provisoire cette catégorie certainement trop générique de personne animale.

Viennent ensuite tous les éléments matériels et naturels « non animaux », voire « non vivants » qui sont omniprésents dans les activités sociales. Comme beaucoup d'autres chercheurs, je me suis souvent contenté de les désigner comme des « ressources ». Et je vais plus loin conserver cette solution par souci de simplicité de l'expression. Elle n'est cependant pas satisfaisante puisqu'elle introduit une caractéristique (le fait d'être une ressource pour des personnes) qui n'est pas une propriété intrinsèque, mais dépend en réalité de l'interaction que les personnes ont avec ces entités. Si l'on veut être plus rigoureux, une solution possible pour les désigner serait l'expression « **non-personne** » utilisée naguère par le linguiste Emile Benveniste<sup>16</sup>, que je vais adopter très provisoirement, le temps de préciser le raisonnement. Quel que soit la façon dont la nomme, cette catégorie recouvre un ensemble extrêmement varié d'entités, des plus matérielles aux plus « cognitives » ou « discursives ». On peut y rattacher en particulier toutes les notions utilisées par les sociologues pour désigner les ingrédients intellectuels de l'activité sociale, qu'ils se situent sur le registre « mentaliste »

---

<sup>15</sup> A titre d'exemples : Dominique Guillo, 2009, *Des chiens et des humains*, Le Pommier, coll. « Mélète » ; Antoine Doré, 2011, « Des loups dans la Cité. Eléments d'écologie pragmatiste », Thèse de doctorat, Institut d'Etudes Politiques de Paris et Université de Liège ; Antoine Doré et Jérôme Michalon, 2016, « What makes human-animal relations 'organizational'? The de-scription of anthrozootechnical agencements », *Organization*, pp.1-20 ; Jérôme Michalon, Antoine Doré et Chloé Mondémé, « Une sociologie avec les animaux : faut-il changer de sociologie pour étudier les relations humains/animaux ? », *SociologieS* [En ligne], Dossiers, Sociétés en mouvement, sociologie en changement, mis en ligne le 07 mars 2016, consulté le 09 mars 2016. URL : <http://sociologies.revues.org/5329>.

<sup>16</sup> « la non-personne est le seul mode d'énonciation possible pour les instances de discours qui ne doivent pas renvoyer à elles-mêmes, mais qui prédisent le procès de n'importe qui ou n'importe quoi hormis l'instance même, ce n'importe qui ou n'importe quoi pouvant toujours être muni d'une référence objective » (Emile Benveniste, 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, p. 255-256).



(« dispositions », « bonnes raisons », « rationalités », etc.) ou un registre plus interactionniste (« allant-de-soi », « attentes de rôle », « grandeurs », « récits »). Je ne discuterai pas en détail cet aspect ici<sup>17</sup>.

Une personne peut interagir avec d'autres personnes, avec des « personnes animales » ou avec des « non personnes » et leur conférer divers statuts dans l'interaction. Dans le cas des interactions avec les autres personnes, ces statuts font l'objet de négociations dans l'interaction et il en est de même, dans un registre plus limité pour les « personnes animales ». Que peuvent être ces statuts ? J'en discerne quatre, mais sans certitude d'être exhaustif : partenaire d'interaction ; ressource ; contrainte ; enjeu.

Un **partenaire d'interaction** implique une relative symétrie et le partage d'un certain répertoire expressif. Naturellement, l'interaction entre deux personnes est beaucoup plus complexe que celle qui concerne une personne et un animal. La première peut mobiliser une multitude de ressources sociales qui vont du langage aux appartenances à des milieux ou des classes sociales identifiables, elle implique des jeux d'interprétation bien décrits par une sociologie interactionniste comme celle d'Erwin Goffman ou d'Harold Garfinkel. La seconde repose sur des accords expressifs non langagiers, toujours incertains mais qui peuvent dans certains cas avoir donné lieu à des formes de routinisation.

Si nous nous tournons vers les autres statuts, nous entrons sur un registre plus traditionnel des sciences sociales, mais avec peut-être ici une insistance particulière sur le caractère interactionniste et processuel de l'activité sociale. Dans cette perspective, une même entité peut avoir le statut de **ressource instrumentale** si des personnes la mobilisent pour agir sur d'autres ressources, de **ressource de coordination** si elle est utilisée pour la coordination ou l'interaction entre personnes. Une ressource (instrumentale ou de coordination) est une **contrainte** si des personnes la subissent (quitte à s'y opposer) et un **enjeu** si elle fait l'objet de tentatives d'appropriation ou de transformation. Pour prendre un exemple simple, considérons une table dans une classe : c'est une ressource instrumentale puisque l'on peut y poser un certain nombre d'objets ; c'est aussi une contrainte parce qu'elle a une certaine forme, est difficile à déplacer ; elle peut devenir un enjeu si deux élèves se la disputent ; enfin, en délimitant un espace attribué à son occupant, elle cadre la coordination entre les élèves et entre ceux-ci et l'enseignant. Le même raisonnement peut s'appliquer à des ressources cognitives ou discursives, comme par exemple une expression de langage, ressource instrumentale pour une personne qui s'exprime et celles qui la comprennent, contrainte des limites qu'elle comporte<sup>18</sup>, enjeu de définition de sa signification, coordination par la compréhension partagée qu'elle permet. Les registres de la ressource, de la contrainte et de l'enjeu n'épuisent pas toutes les possibilités d'interaction. Je m'en tiens ici à ceux-ci car ils sont les plus courants et faciles à appréhender. Mais on peut penser au registre de la découverte et de l'exploration par exemple, qui diffère de ceux que j'ai présentés.

Des personnes peuvent endosser ces rôles. On peut penser à des activités très cadrées par les procédures comme par exemple tenir une caisse dans un supermarché ou un guichet dans une administration. Mais les personnes peuvent à tout moment changer de registre et faire évoluer l'interaction du simple usage de codes génériques à l'engagement d'une conversation. Dans ce cas, on passe d'une interaction qui s'apparente à celles que les personnes ont avec des ressources à une interaction entre personnes<sup>19</sup>.

---

<sup>17</sup> Dans un ouvrage antérieur (*Sociologie de l'imprévisible, op. cit.*) j'avais utilisé l'expression « ressources cognitives » pour désigner ces ingrédients et j'en avais proposé une typologie.

<sup>18</sup> Roland Barthes disait que la langue est « fasciste », Pierre Bourdieu qu'elle est un support de pouvoir.

<sup>19</sup> On peut penser également au cas des personnes « célèbres » qui donnent lieu à la construction de « personnages » qui se découpent de la personne concrète pour devenir une sorte de stéréotype qui devient souvent encombrant pour la personne concernée (voir l'analyse pénétrante d'Antoine Lilti sur l'émergence de ce phénomène au XVIIIe siècle : Antoine Lilti, *Figures publiques. L'invention de la célébrité (1750-1850)*, Paris, Fayard, coll. « L'épreuve de l'histoire », 2014).

Les statuts des entités dans les interactions ne sont pas exclusifs. Les quatre types que j'ai définis ne se retrouvent pas en général à l'état « pur » : une même entité peut être à la fois perçue par les personnes impliquées dans une situation comme une ressource et une contrainte, ou un enjeu. Dans les interactions entre personnes, il existe souvent une ambiguïté entre le statut de partenaire d'interaction et celui de ressource ou d'enjeu. Il suffit de penser à toutes les stratégies commerciales qui consistent à aborder les personnes sur le registre de l'interaction entre personnes mais qui visent en fait à les transformer en client, ressource et enjeu économique bien identifié. Bien sûr, les différentes personnes engagées dans une interaction peuvent diverger dans le statut qu'elles confèrent ou cherchent à conférer aux entités présentes et c'est l'ordinaire des activités sociales que de négocier des accords sur ce point.

Les ressources ne sont pas insécables, elles sont elles-mêmes composées de ressources et peuvent s'intégrer à des agrégats plus larges. Tout dépend du niveau d'analyse que choisit le sociologue et des découpages du réel opérés par les humains auxquels il s'intéresse. Notons aussi que les ressources ont une aire de pertinence. Une liste de course griffonnée par une personne lui permet seulement de se coordonner avec elle-même, c'est une ressource individuelle de coordination. Si la ressource est pertinente pour deux personnes c'est une ressource dyadique. Si elle concerne plus de deux personnes, c'est une ressource collective.

Les expressions « non-personne » ou « personne animale » ne sont pas courantes et ne se prêtent guère à des analyses de sciences sociales ordinaires. Aussi, sauf lorsque des distinctions fines sont nécessaires, je reviendrai au terme de « ressource », tout insatisfaisant qu'il soit, pour désigner tout ce qui n'est pas une personne humaine. Les développements qui précèdent nous aideront à éviter de réifier à l'excès cette notion relationnelle. Si les phénomènes analysés le requièrent, il est toujours possible de revenir à une décomposition plus précise. **A partir de ce point, par approximation, sauf indication contraire, une ressource désigne une entité qui n'est pas une personne.** Il reste entendu, à partir des développements précédents que toute ressource peut être également une contrainte ou un enjeu et que, dans certaines situations, une personne peut être considérée par d'autres personnes comme une ressource (ou une contrainte ou un enjeu).

De l'interaction des personnes entre elles et avec les autres entités émergent des formes sociales plus complexes. Une forme sociale est un agencement particulier et plus ou moins stabilisé de personnes et de ressources.

Les personnes peuvent être liées de façon plus ou moins durable à des ressources. Le terme de lien signifie que l'on se situe sur des temporalités qui excèdent celles de l'interaction, qui permettent la répétition des interactions. Une personne peut interagir ponctuellement avec une ressource, trébucher sur une pierre par exemple (dans ce cas, la ressource est évidemment une contrainte). Si elle est régulièrement confrontée à cette pierre, et en fait un repère du temps qui lui reste à parcourir sur un trajet habituel par exemple (la pierre devenant donc une ressource), alors s'établit un lien qui singularise la pierre par rapport à d'autres. Dans ce cas, la personne a « accès » à cette pierre, qui lui permet de se coordonner avec elle-même. Elle peut transformer la pierre en repère collectif si elle en empile quelques autres dessus pour édifier un « cairn » qui indiquera à d'autres personnes que le chemin passe par là. La pierre est à présent devenue une composante d'une ressource de coordination pour un ensemble de personnes, tous les marcheurs qui prennent ce chemin et cherchent des repères. Comment désigner l'ensemble de ces marcheurs ? Je propose de l'appeler « **collectif implicite** ». Les collectifs sont des ensembles de personnes qui partagent des ressources (qui peuvent être des liens avec des personnes). Le simple partage de ressources définit seulement un collectif implicite, qui n'est pas perçu comme tel par ses membres. Notons qu'un tel collectif peut avoir toutes les tailles, si nous considérons le nombre de personnes impliquées. La personne et la pierre desquelles nous sommes partis forment un collectif d'une seule

personne, une monade. S'il n'y a qu'une seule autre personne qui utilise le chemin, le cairn définit un collectif de deux, une dyade. S'il y en a deux en plus de celles qui a édifié le cairn au début, l'ensemble forme une triade, et ainsi de suite jusqu'à des collectifs très massifs, les personnes atteintes d'une même maladie, les usagers de la langue française, l'humanité. Naturellement on peut définir une infinité de collectifs implicites et la plupart ne présentent pas d'intérêt pour l'analyste. Mais il arrive également qu'émergent au sein de certains de ces collectifs des ressources spécifiques de coordination : un nom collectif, des frontières, des règles d'appartenance. Cette émergence correspond à une prise de conscience, qui peut être diffuse et progressive, de la communauté de lien avec des ressources. Cette prise de conscience est en général recherchée par des « entrepreneurs de collectifs », des personnes qui s'efforcent de rendre le collectif tangible pour ceux qu'elles perçoivent comme ses membres. Ils deviennent alors des **collectifs explicites**, et, lorsqu'ils parviennent à prendre des décisions, des acteurs collectifs. On reconnaît la distinction que faisait Marx entre la classe « en soi » (le partage d'une même condition dans les rapports sociaux) et la classe « pour soi » (qui s'est dotée d'une « conscience de classe »). Le lien entre les personnes et les ressources peut prendre des formes variées dont certaines sont décrites par le droit (de propriété, d'accès, d'obligation, etc.). Il n'est pas en général homogène, et cette hétérogénéité peut fonder des notions d'inégalité ou de domination.

Un collectif dyadique explicite est une **relation interpersonnelle**. De la répétition d'interactions entre les mêmes personnes peut émerger une connaissance réciproque et un engagement, même minimal, qui constituent ce que les analystes de réseaux appellent une relation sociale. De la simple « connaissance », dont on se rappelle à peine le nom, au lien intime, amical ou familial, les relations peuplent le monde social. La connaissance et l'engagement réciproque constituent des ressources dyadiques de coordination (spécifiques aux deux protagonistes) qui courbent les interactions. C'est pourquoi les interactions entre des personnes en relation s'écartent des codes génériques pour acquérir une spécificité plus ou moins marquée. Naturellement, les relations interpersonnelles sont toujours en interaction avec d'autres formes qui les cadrent et dont elles s'autonomisent partiellement. Le chaînage de relations interpersonnelles constitue un **réseau social**.

Selon ces définitions, une relation dyadique est à la fois le plus petit réseau et le plus petit collectif comprenant plus d'une personne. A cette échelle les deux types de formes sociales coïncident. Elles divergent ensuite. Un ensemble de trois personnes en relation deux à deux n'est pas nécessairement un collectif puisque ce qui est partagé dans chaque relation dyadique peut être spécifique sans que rien ne soit commun aux trois personnes concernées et à ces trois seulement.

Les formes génériques du réseau et du collectif sont évidemment loin d'épuiser la complexité du monde social. On peut différencier les collectifs pour retrouver les notions habituelles de groupes, mondes, champ, classe sociale, mais je ne le ferai pas dans ce texte. De la même façon, on peut entrer dans le détail des types de liens et de réseaux. Je m'arrêterai pour le moment à ces formes génériques et m'intéresserai à la dynamique, en me concentrant sur la question de l'émergence.

### **3. Dynamique : émergence ou dissolution**

Les entités présentées jusqu'ici peuvent être vues comme des formes provisoirement stabilisées de processus. Je ne développerai pas ici en détail les catégories que l'on peut utiliser pour décrire ces processus (activités, séquences, etc.). Il me semble plus intéressant de revenir sur la façon dont les entités s'y inscrivent.

En tant qu'êtres sociaux, les humains ne sont pas des atomes insécables et isolés. Ils sont constitués de multiples ingrédients biologiques (corps, gènes, etc.), symboliques (nom, éléments d'identité, diplômes, titres, etc.), cognitifs (projets, valeurs, routines, théories interprétatives). Ils sont liés à d'autres par des relations sociales, qui leur confèrent des positions dans divers réseaux et ils sont affiliés à des collectifs. En tant qu'assemblages de ces ingrédients, les personnes ne sont pas stables au fil du temps. Leur continuité passe par un travail permanent de construction et de maintien de cohérences entre les différents ingrédients, et par une résistance à la pression des collectifs auxquels elles appartiennent, qui tendent à les réduire à des rôles, à des ressources. Ce travail a des résultats variés. Les personnes ne sont pas à tout moment uniques et irréductibles. Elles peuvent dans certains cas se décomposer partiellement, perdre de la cohérence et de la continuité, éclater en des identités multiples et contradictoires. Elles peuvent aussi, et c'est beaucoup plus fréquent, se laisser aller à incarner simplement, ne serait-ce que pour un moment, un rôle social (un médecin, un enseignant, une mère, un parent d'élève) et devenir à ce titre substituables, simples exemplaires d'une catégorie, aux comportements prévisibles en tant que représentants de cette catégorie. A l'inverse, les personnes peuvent « s'affirmer », « faire entendre leur différence », agir de façon spécifique, « immédiatement reconnaissable », « à nulle autre pareille », acquérir et exprimer un « style »<sup>20</sup>. Elles se découplent de leurs relations et engagements, les tiennent suffisamment à distance pour dégager les marges de manœuvre qui définissent leur capacité d'action réelle, au risque de sortir des limites acceptables pour les autres, d'être « incomprises » ou « rejetées ». Elles font ainsi l'objet d'une sorte de processus permanent d'émergence qui produit un équilibre changeant entre l'affirmation d'une « identité » cohérente et spécifique et le maintien des liens avec d'autres personnes ou des collectifs.

Les mêmes considérations peuvent s'appliquer aux ressources. Qu'est-ce qui fait qu'un objet ne se réduit pas à un simple assemblage de constituants ou à être lui-même un simple constituant d'un autre objet ? En tant que ressource sociale il est toujours susceptible d'être décomposé ou intégré à autre chose. Soit un ordinateur personnel. Est-ce un objet spécifique ? Est-ce un simple assemblage de composants (processeur, disque dur, mémoire vive, périphériques, etc.) ? Est-ce un élément intégré dans un système (de régulation d'une chaîne de production par exemple) ? La définition de l'autonomie relative de l'objet qu'est un ordinateur personnel est un enjeu social et économique très important. C'est en partie parce que la firme IBM a accepté que ses ordinateurs personnels soient décomposables que son modèle a supplanté celui de la firme Apple qui tenait à l'intégrité de l'objet, mais en même temps, c'est pour cela aussi qu'IBM en a perdu une grande partie des bénéfices de son choix au profit de fabricants de composants (Microsoft pour le système d'exploitation, Intel pour les processeurs). L'encastrement ou le découplage de l'objet ordinateur personnel est lié à de multiples autres encastrements et découplages entre producteurs, prestataires de service, utilisateurs. Le même raisonnement peut être aisément effectué au sujet de tous les objets produits par l'industrie. Mais il ne limite pas aux objets manufacturés. Dans quelle mesure une œuvre d'art est-elle plus que la somme de ses composants et des entités qui lui sont liées d'une façon ou d'une autre ? Dans quelle mesure peut-elle s'apprécier indépendamment du nom de l'auteur et de la connaissance de son œuvre, ou du genre auquel on peut chercher à la rattacher ? C'est à nouveau une question d'équilibre entre encastrements et découplages. Le même raisonnement s'applique sans difficulté aux ressources cognitives. Dans *La vie de laboratoire*, les sociologues des sciences Bruno Latour et Steve Woolgar analysent le processus selon lequel un énoncé est progressivement « purifié » de toute mise en doute et de tout rappel de ses conditions de production pour devenir un fait, un objet, parfois matérialisé

---

<sup>20</sup> Je reprends cette notion à Harrison White (*Identité et contrôle, op. cit.*).

sous la forme d'un instrument ou d'échantillons<sup>21</sup>. C'est typiquement un processus de découplage, c'est-à-dire d'autonomisation de l'énoncé par rapport à d'autres entités auxquelles il était lié au départ (nom de l'auteur, résultats expérimentaux, modalités), un processus d'émergence d'un « savoir » scientifique accepté (au moins pour un temps).

Comment les relations entre les personnes se créent-elles ? Dès que l'on aborde empiriquement cette question on trouve des collectifs : la famille, l'organisation de travail, les associations de loisirs, etc. Un exemple : une personne recrutée dans une entreprise. Elle est amenée par l'organisation à nouer des relations avec d'autres membres du collectif de travail. L'entreprise est en faillite. Les employés cherchent un emploi ailleurs. Une bonne partie des liens faibles qu'ils avaient tissés disparaît. Mais certains liens survivent à la disparition du collectif. Pour des raisons très variables (affinité intellectuelle, proximité sociale, compatibilité des entourages, fréquentation commune d'autres contextes), ils se sont renforcés et ne sont plus des relations de travail mais des liens qui seront qualifiés en général d'amicaux par les protagonistes. Que s'est-il passé ? Au départ ces relations étaient cadrées très fortement par l'organisation de l'entreprise, la division du travail, les procédures. Puis elles se sont progressivement découplées. Ce découplage commence lorsque la relation dépasse les rôles prévus par l'organisation, lorsqu'elle se personnalise, que les protagonistes ne sont plus substituables l'un par rapport à l'autre. Ce découplage est toujours en tension avec l'encastrement qui résulte de la discipline de l'entreprise. Il passe aussi souvent par une diversification des contextes relationnels, comme le montre une étude systématique de l'émergence des relations interpersonnelles<sup>22</sup>.

Les relations peuvent donc être elles aussi encadrées dans des entités plus larges, des collectifs par exemple. Elles peuvent aussi s'encadrer dans leurs composants, la suite des interactions, lorsqu'elles se redéfinissent à chaque rencontre. Le découplage de la relation est également la constitution d'une histoire partagée qui permet à la relation d'acquérir une consistance qui dépasse la simple addition des échanges. Le découplage a évidemment quelque chose à voir avec la force du lien : une des caractéristiques d'un lien fort est d'être peu substituable. Lorsque, dans un collectif, les personnes s'affirment et que leurs relations se découplent du cadre que constitue le collectif, alors d'autres relations, avec des personnes extérieures, peuvent entrer en jeu. Dans ce cas, c'est le collectif qui s'encastre dans les réseaux sociaux de ses membres.

Mais les relations ne naissent pas seulement dans les collectifs. Une part importante d'entre elles résulte de l'existence d'autres relations : être en relation avec quelqu'un c'est accroître la probabilité d'entrer en contact avec ceux avec qui cette personne est elle-même en relation. Par le biais des présentations, des recommandations ou des parrainages, le réseau se complète en quelque sorte de lui-même sans nécessairement mettre en jeu des collectifs. Dans ce second cas de figure, on peut aussi voir la construction de la troisième relation directe comme un découplage par rapport aux échanges qui passaient auparavant par l'intermédiaire de l'« ami commun », donc par rapport au réseau. Le découplage peut se mesurer par la capacité des protagonistes à échanger en l'absence de l'intermédiaire, et par la capacité de la relation à résister à sa disparition. Mais en même temps que la relation apparaît et se découple, elle prend sa place dans le réseau et donc s'y encastre.

Enfin, il existe un troisième type de contexte de création des relations. C'est le cas où les deux protagonistes sont rapprochés par leur intérêt pour une même ressource, un même enjeu. On peut penser aux rencontres entre amateurs d'une même activité de loisir, à la convergence de chercheurs intéressés par un même problème, aux relations avec des

---

<sup>21</sup> Bruno Latour et Steve Woolgar, 1989, *La vie de laboratoire - La production des faits scientifiques*, Paris, La Découverte.

<sup>22</sup> Claire Bidart, Alain Degenne, Michel Grossetti, 2011, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, Paris, Presses Universitaires de France.

commerçants ou des professionnels de proximité. On peut aussi inclure dans ce type certaines rencontres amoureuses, qu'elles soient issues de situations de « drague » dans des lieux anonymes ou dans des lieux spécifiques (boîtes de nuit, Internet), voire à des moments spécifiques (les bals d'antan et les soirées actuelles). Enfin, il faut également mentionner les relations avec les voisins, dont un des aspects est le partage d'intérêts communs (une mitoyenneté à gérer, des espaces publics communs, etc.). Le découplage se produit ici à plusieurs niveaux. Il y a tout d'abord l'effacement relatif de l'objet intermédiaire au profit du lien direct, comme dans le cas précédent. Il y a aussi, comme dans le premier type de contexte de rencontre, le découplage par rapport aux collectifs dans lesquels la relation est éventuellement inscrite. Le découplage se mesure par la capacité de la relation à survivre à la disparition éventuelle des éléments intermédiaires ou à la sortie du collectif. Souvent on ne peut l'évaluer que par l'existence d'un événement, une épreuve, qui s'apparente à ce que les ingénieurs appellent un « test destructif ».

Passons aux collectifs. Dans quelle mesure un collectif se réduit-il à la somme de ses membres ? Et ses relations à leurs relations ? Comment un collectif émerge-t-il comme forme sociale autonome ? Une étude sur la constitution des spécialités scientifiques, en l'occurrence la biologie moléculaire<sup>23</sup>, peut nous aider à le comprendre. Partant de données historiques sur les échanges de correspondances et les publications des chercheurs de ce domaine, l'auteur de cette étude, le sociologue des sciences Nicholas Mullins, distingue quatre étapes dans le processus de constitution d'une spécialité. Dans la première étape, des scientifiques qui n'entretiennent pas de relation directe s'intéressent à des problèmes similaires, parfois parce qu'ils ont été marqués par une même lecture. C'est l'étape correspondant à ce que Mullins appelle le « groupe paradigmatique » et que je désignerais comme un collectif implicite. Connectés par le système de communication spécifique à ce monde (les publications dans ce cas), ceux qui s'intéressent aux « secrets de la vie »<sup>24</sup> commencent à se repérer mutuellement et à entrer en contact, à nouer des relations « dyadiques » (à deux) ou « triadiques » (à trois). Certains s'écrivent ou se voient, d'autres vont jusqu'à publier des articles ensemble. En systématisant ces indices relationnels, Mullins, fait apparaître ce qui constitue sa deuxième étape, celle du « réseau de communication ». C'est donc un réseau social. Ce réseau est fragile : si certains participants cessent leurs activités, si certaines relations se rompent, il peut disparaître. Les participants sont très peu substituables. A force d'échanger des correspondances, de publier des articles convergents, de renforcer leurs relations et d'en créer de nouvelles, les chercheurs finissent par prendre conscience de former un collectif. C'est la phase de ce que Mullins appelle le « groupement » (en anglais « *cluster* »). Dans cette phase, des changements décisifs se produisent. On passe du collectif latent et du réseau, structures analytiques seulement observables de l'extérieur, à une entité collective reconnue et constituée comme telle par ses membres, un collectif explicite. Dans le passage d'une forme à l'autre, des ressources spécifiques ont été construites : un nom, des critères d'appartenance, un récit sur l'histoire du groupe. Simultanément, les fragments de paradigme (méthodes, notions communes, matériau de recherche) qui ont été constitués au sein des petits groupes existant dans la phase du réseau sont mis en chantier dans le contexte collectif nouveau (c'est le temps des colloques fondateurs, des numéros de revue programmatiques, etc.). Les ressources créées deviennent de plus en plus collectives et consubstantielles à l'existence du groupe. On voit bien dans cet exemple que le passage de la forme du réseau à celle du collectif explicite s'effectue par la création de ressources de coordination spécifiques. Les frontières mêmes du collectif lorsqu'elles sont explicitées (par exemple par une formalisation

---

<sup>23</sup> Nicholas C. Mullins, 1972. « The Development of a Scientific Speciality: the Phage Group and the Origins of Molecular Biology », *Minerva*, vol.19, pp. 52-82.

<sup>24</sup> C'était le titre d'un livre célèbre du physicien Erwin Schrödinger (*What is life ?*, publié en 1944, traduit en français en 1947, édition la plus récente, Collection Points-Sciences, Le Seuil, 1993).

de l'adhésion) constituent des ressources de coordination, en interne, mais aussi en externe puisqu'elles font référence pour des personnes extérieures.

Le processus décrit par Mullins est la constitution d'un collectif à partir d'un réseau par **densification** de celui-ci. Ce type de processus est très fréquent. Ainsi, dans son étude des mondes de l'art, le sociologue Howard Becker décrit-il un processus similaire : « De temps à autre, des mondes de l'art naissent, grandissent et s'épanouissent jusqu'à acquérir la stabilité qui leur permet de traverser les phases de changement (...). Un monde de l'art est né quand il rassemble des personnes qui n'avaient jamais coopéré auparavant, et qui produisent un art fondé sur des conventions inconnues jusque-là ou utilisées à des fins nouvelles »<sup>25</sup>.

Le spécialiste des réseaux Harrison White a développé la notion d'équivalence structurelle, qui consiste à évaluer la similarité de position dans un réseau social, donc dans une structure. Cette notion consiste à partir des relations et non des caractéristiques des individus pour définir leurs positions respectives. Par exemple, deux médecins ayant beaucoup de patients en commun sont en situation d'équivalence structurelle. La notion d'équivalence structurelle permet de découvrir des « rôles sociaux » sans partir de l'activité des personnes ou de leurs caractéristiques, mais en examinant leurs relations. White a dérivé de la notion d'équivalence structurelle une théorie des marchés qui se veut une alternative aux modèles de l'économie standard<sup>26</sup>. Dans cette théorie, des entreprises en situation d'équivalence structurelle stable finissent par constituer une forme collective, un marché, et par remplacer leurs relations avec leurs clients et leurs fournisseurs pour une sorte de lien générique. Elles ne s'ajustent plus individuellement à la demande mais se concentrent sur la surveillance de leurs concurrents auxquels elles s'ajustent en permanence pour conserver leur position, un peu comme le feraient des poissons d'un même banc ou des oiseaux migrateurs qui volent ensemble. Le découplage des marchés est un phénomène d'alignement progressif des relations et de stabilisation d'une situation d'équivalence structurelle entre des éléments du réseau. L'émergence d'un marché au sens de White est donc un processus qui part d'une situation dans laquelle les entreprises négocient de façon bilatérale, établissant par la répétition de leurs transactions un réseau. Des firmes concurrentes ayant les mêmes fournisseurs ou les mêmes clients, et qui se trouvent en situation d'équivalence structurelle dans le réseau, en viennent à négliger de plus en plus les échanges bilatéraux pour se concentrer sur des ajustements fins entre elles concernant les prix et les quantités, ce qui s'accompagne de la constitution de références partagées sur la qualité des produits. C'est ce que l'on peut appeler un processus de **polarisation** du réseau. Le « marché », pour lequel White utilise la métaphore de la molécule, fonctionne alors comme un ensemble solidaire et il n'est plus réductible au réseau. Dans le langage de cet auteur, il s'est découplé relativement au réseau dans lequel les entreprises étaient encastrées auparavant. Il a émergé comme forme sociale.

Il existe au moins un autre type de processus d'émergence, dans lequel le point de départ n'est pas un réseau, mais un collectif plus vaste qui se fragmente. Dans un ouvrage consacré aux évolutions de la sociologie, le spécialiste des professions Andrew Abbott définit trois formes possibles pour le processus de formation de courants théoriques au sein des disciplines<sup>27</sup>. Le premier est « la différenciation traditionnelle. A chaque génération, une lignée se divise en deux parties de spécificité accrue »<sup>28</sup>. La deuxième forme est « la différenciation fractale », dans laquelle « la même opposition fractale se répète à chaque

---

<sup>25</sup> Howard Becker, 1988, *Les mondes de l'art*, Paris, Flammarion, page 310.

<sup>26</sup> Harrison C White, 1981, "Where Do Markets Come From?" *American Journal of Sociology*, 87, pp. 983-38 ; Harrison C White, 2002, *Markets from Networks. Socioeconomic Models of Production*, Princeton-Oxford, Princeton University Press.

<sup>27</sup> Andrew Abbott, 2001, *Chaos of disciplines*, Chicago, The University of Chicago Press.

<sup>28</sup> Abbott, *op. cit.*, page 22.

génération *dans tous les lignages* » (*idem*, italiques d'origine). La troisième forme qu'il identifie est celle des « cycles fractals », dans laquelle, « dans chaque génération, une seule ligne se divise parce qu'un conflit intense élimine tout ce qui s'écarte d'une certaine conception hégémonique. L'émergence des collectifs décrite par Abbott est donc le résultat d'un processus de **fragmentation** de collectifs existants, processus qui combine des éléments structurels, les critères de différenciation, et la contingence propre aux interactions.

Ces trois types de processus ne sont pas exhaustifs, mais ils permettent de rendre compte de l'émergence de collectifs intermédiaires tels que peuvent l'être des organisations par exemple. Si l'on cherchait à rendre compte de processus d'émergence de formes nouvelles lors de transformations historiques, il faudrait certainement développer les logiques de recouvrement de sphères d'activité. Par exemple, dans une étude de l'émergence de l'état et du capitalisme marchand au XVe siècle à Florence, John Padgett montre l'intrication des sphères qui correspondent aux activités politiques, économiques, et aux alliances familiales, des sphères dont les réseaux s'entrelacent et donnent naissance à de nouvelles formes d'organisation sociale<sup>29</sup>.

## Conclusion

L'ontologie présentée ici est seulement une base pour des élaborations ultérieures. En particulier, les collectifs mériteraient un travail spécifique afin d'en explorer les formes multiples selon l'amplitude en termes de masse et de durée. Il est clair qu'entre un petit groupe de personnes habitués à se retrouver dans un café et un état ou une profession, il existe de grandes différences au-delà du partage de ressources qui permet de les qualifier comme collectifs. Je me suis contenté ici d'en définir les caractéristiques de base. Bien d'autres aspects mériteraient d'être approfondis bien au-delà de ce que j'ai fait dans ce texte.

Malgré ses limites, cette ontologie présente l'intérêt d'être simple, avec peu de catégories (personnes, ressources, relations, réseaux et collectifs), dynamique (les entités émergent les unes des autres), et relativement robuste. Sa robustesse provient du fait qu'elle est dans une large mesure transversale et potentiellement compatible avec beaucoup de théories en sciences sociales puisque la plupart d'entre elles ont des équivalents de ce que j'ai appelé des personnes, des ressources ou des collectifs. Les notions de relation interpersonnelle « dyadique » et de réseau sont plus spécifiques, même si les analyses de réseaux connaissent un succès croissant dans l'ensemble des sciences sociales.

En l'état, même encore incomplète, cette ontologie se prête bien à des recherches empiriques, et elle indique une direction de travail possible pour déconstruire certaines cloisons théoriques au sein des sciences sociales.

---

<sup>29</sup> John Padgett, 2012, "Transposition and Refunctionality: The Birth of Partnership Systems in Renaissance Florence", in John Padgett and Walter Powell, eds., 2012, *The Emergence of Organization and Markets*, Princeton University Press, pp.168-206.